

Christophe Lemardelé

Fragile

Christophe Lemardelé

Fragile

© Christophe Lemardelé, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1825-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Marie

Ce récit, initialement intitulé « La Malédiction des Hommes », se situe dans le contexte délétère des attentats de l'année 2015, quand la violence la plus sordide et la plus cruelle semblait ressurgir d'époques anciennes...

Il lui avait fallu une certaine dose de courage pour dire sans baisser le regard je pars je pars je ne sais pas quand je reviens mais j'ai trop besoin de partir ainsi sans dire où je vais ni pourquoi me sentir libre ne pas avoir à me justifier... et il avait accepté, n'avait rien demandé. Maintenant, elle était là, dans la salle d'attente de l'aéroport, à chercher du regard sur un écran d'information – énième vérification – l'avion dans lequel elle allait vraisemblablement embarquer et à se demander quelle idée lui était venue pour partir ainsi – et sans trop savoir ce qui l'attendait. Le quotidien qu'elle venait d'acheter pendait au bout de son bras, actualité déjà défraîchie avec les doses de violence que l'on s'inflige pour s'en prémunir, se dire ce n'est pas à moi que ça arrive, j'ai échappé à cela. Le fait-divers qui faisait la une, s'étant pourtant déroulé à l'autre bout du monde – mais est-ce que cela changeait quelque chose que ce fût à des milliers de kilomètres quand on sait la violence universelle et prête à exploser à tout instant si la situation le réclame ou pire le suggère –, avait pris possession de ses pensées, les images imaginées spontanément déjà là pour la hanter. Elle avait parcouru l'article en frémissant, sa gorge se serrant au récit de quelques détails de l'agression : une jeune femme violée par un groupe d'hommes et battue à mort avec une barre de fer. Elle laissa tomber le journal sur le fauteuil vide à côté, elle ne le lirait pas, elle ne pouvait plus s'informer, elle ne pouvait plus se distraire pour oublier après, se changer les idées. Elle se reprochait d'avoir fait comme tout le monde, d'avoir voulu des détails. Un homme vint pour s'asseoir à ses côtés et lui demanda si ce journal était le sien. Elle répondit par la négative d'un mouvement de tête. Elle le vit prendre un air réjoui – un journal gratuit ! le plaisir n'en serait que meilleur... – et se jeter dessus à peine assis, aller tout de suite à l'article pour jouir secrètement de cette violence interdite et lointaine tout en la condamnant à voix presque haute dans son esprit : quelle horreur, comment peut-on faire ça, la peine de mort, prison à vie, émascation... mais on lit jusqu'au bout, et on relit les passages les plus sordides. L'homme était plus âgé qu'elle, son ventre naissant le lui disait, son costume d'homme d'affaires très affairé – costume cravate avec imper plié sur le bras – disait qu'il prenait régulièrement l'avion comme d'autres un train de banlieue, laissant femme et enfants derrière lui, soulagé. Elle s'en voulut aussitôt d'être si catégorique, de mépriser à ce point sans connaître. Elle se leva alors pour s'approcher de la baie vitrée par laquelle on voyait la piste et les avions. Elle avait toujours aimé les

aéroports, ne comprenant pas que l'on puisse avoir peur de monter dans de tels appareils aussi imposants que des paquebots. Cette mort-là, par déflagration, la terrorisait bien moins, ne pouvait-elle d'ailleurs pas être une délivrance, la vie étant si pesante, si lourde à porter, comment faisait-elle pour encore tenir debout, ne pas s'effondrer ? Elle pensait à cette jeune femme violée et assassinée, sa sœur de sexe, et tous ces gens, hommes femmes enfants, prêts à s'ébranler dès que le signal de l'embarquement serait donné, comme un troupeau d'animaux qui ne la rassurait pas. Il lui fallait partir elle en était certaine désormais et elle ne savait si elle reviendrait.

Elle entra dans l'avion comme dans un tombeau, les idées aussi noires que s'il se fût agi de son dernier vol. Elle souhaitait mourir, comme si c'était une solution, une issue envisageable, et ce n'était pas la première fois que ça la prenait. Il lui fallait partir pour retrouver de la vie, de l'air à respirer, retrouver l'espoir et la joie qui s'étaient effacés, avaient disparu – avaient été asphyxiés. Une fois installée à sa place, elle fut satisfaite d'être à côté du hublot. Elle plaça les écouteurs reliés à son Smartphone dans ses oreilles et s'apprêta à faire abstraction de tout ce qui l'entourait, abstraction même de sa légère douleur au ventre qui ne la laissait pas en paix depuis deux jours. Au début, elle avait cru à ses règles mais rien n'était venu, et puis il s'agissait d'une douleur différente, à peine perceptible, qu'elle avait jugée plus psychologique que physiologique. Cela avait été le signal du départ tant elle s'était rendue compte que son corps ne parvenait plus du tout à lui obéir. Dans l'avion, même morbide et mortifiée, elle se relâchait enfin, dépliant un peu ses jambes, desserrant les poings et ouvrant un peu la bouche pour inspirer plus à fond. L'idée de la mort pouvait être réconfortante si celle-ci ne se conjugait pas avec la violence des hommes.

Elle était une femme seule, n'ayant vécu que des bouts de vie sans rapport les uns avec les autres, une vie rapiécée qui avait depuis quelques années plus que dépassé son quart de siècle. Elle songea un instant à cette jeunesse qui lui avait filé entre les doigts, ressentant encore l'insouciance qui l'avait habitée, qui avait fait son sourire large et rayonnant même sur les photos d'identité – quand le sourire était alors autorisé –, son insouciance confinant à de la naïveté lui avait-on dit sans méchanceté une fois, comme pour l'avertir du danger. Elle ferma les yeux pour faire refluer les images du passé et se concentrer sur la musique qui

jaillissait de son Smartphone pour rugir dans ses oreilles. Avait-elle besoin pour autant d'écouter scander indéfiniment *This chaos is killing me* ? de se noyer dans des flots de décibels ?

L'avion se remplissait et elle sentit du mouvement à ses côtés, devinant l'avachissement d'une forte personne dans son fauteuil, collant, une fois installée, sa cuisse contre la sienne. Elle ouvrit alors les yeux et fit le sourire convenu pour dissiper toute irritation. L'hôtesse de l'air allait bientôt faire sa démonstration sécuritaire, avec un sourire figé, sourde à des commentaires déplacés, aveugle à cette petite foule compacte qui regarderait le spectacle avec indifférence, affichant des visages impassibles. Soudain, elle eut le regret de n'avoir pas pensé à faire ce métier, travailler dans les avions, être toujours dans les airs en se disant que chaque vol pourrait être fatal, faire la démonstration sécuritaire en arborant un sourire cynique, souhaiter intérieurement que les hommes la reluquant grossièrement sans même se cacher perdraient leur morgue dès le premier trou d'air. La femme qui se trouvait désormais à ses côtés s'adressa à elle dans un anglais à peine compréhensible. Elle désirait apparemment faire un échange de places. Elle montra son incompréhension mais l'autre insistait, arguant du fait qu'elle avait peur au décollage et qu'elle avait besoin pour surmonter son angoisse de voir la piste, lui sembla-t-il. De mauvaise grâce, elle se leva et maudit intérieurement toute cette humanité qui n'en finissait pas, par sa trivialité, d'avilir le monde. Comme il fallut faire déplacer le troisième passager en bout de rang, l'opération prit du temps et l'allure grotesque d'un déplacement d'hippopotames (animaux mal nommés tant il n'ont rien de l'équidé) dans un couloir, tout cela sous les yeux et le sourire figé de l'hôtesse qui venait d'entamer sa séance de mime. Pour la première fois depuis son départ, elle sourit au comique de la situation et échangea un regard entendu – du moins le crut-elle – avec l'hôtesse. Le troisième passager étant vraisemblablement le mari de la grosse dame, il lui proposa à son tour un échange de sièges de manière à ce qu'il puisse s'asseoir au milieu, c'est-à-dire à côté de sa femme, ce qu'elle accepta aussitôt tant il lui était préférable d'abandonner tout droit sur sa place pour un peu de confort et de tranquillité. À nouveau assise, elle se demanda quel couple ces deux-là pouvaient former, puis elle se retint de juger – ne plus juger l'amour des autres, voilà ce qu'elle aurait aimé se promettre, ne plus se croire meilleure, au-dessus, noble, épargnée... Enfin l'avion bougeait pour aller sur la piste de décollage, enfin elle allait

pouvoir s'oublier elle-même dans l'espace confiné d'un objet dans le ciel le temps d'un voyage.

Il faudrait dire les rêves pour qu'ils remplacent la réalité qu'ils disent leur histoire leur folie tellement en-deçà de la violence des hommes. Elle s'était endormie et se réveillait péniblement en ne sachant tout d'abord pas où elle se trouvait – cet étrange sentiment presque de panique qui vous prend quand la notion du temps est perdue, presque sa propre identité : on ne sait plus qui l'on est. Tout se remettait en place dans son esprit, ce départ inopiné, sa vie rapiécée, la violence insupportable du réel dans le journal, l'avion. Tout se remettait en place dans son esprit, le bruit étrange dans l'avion – bruit silencieux ou silence de bruit –, sans plus aucune voix tant tous dormaient ou somnolaient, bruit lancinant et continu évoquant le temps suspendu. Moment privilégié qui la faisait seule dans un avion en vol. Ce moment du voyage, du temps suspendu, il faudrait qu'il dure bien plus longtemps. Lui revint en tête une chanson qui l'emportait chaque fois qu'elle l'écoutait. C'était cela qu'il lui fallait écouter désormais en plein ciel. Elle la chercha rapidement sur son Smartphone – dont elle ne voulait plus utiliser que la fonction musicale pour échapper le temps de son voyage aux infos de toutes sortes et aux mails – et souhaita ardemment lui obéir : *How to disappear completely...* Et elle disparut dans le flux de ses souvenirs, se revoyant petite fille courant dans un champ de fleurs à l'image de la série télévisée qui faisait croire aux enfants que la vie était difficile mais que la méchanceté gardait certaines limites, celle de madame Olson et de sa fille, et que la bonté était inévitablement récompensée. Or il n'y avait pas de limites à la violence humaine et l'innocence était chaque jour flétrie, assassinée. Elle aurait souhaité ne jamais sortir de l'enfance bienheureuse, rester dans l'odeur des confitures qui cuisaient longuement dans la cuisine sombre de sa grand-mère. Vacances apaisées lors desquelles le temps s'étirait pour être un éternel recommencement de chaque jour, loin des disputes de ses parents, des hurlements de son père, loin de l'école et de ses règles qui nouaient le ventre. Cette pensée la fit sourire, les règles qui nouent le ventre... Puis son sourire laissa place à une légère inquiétude – cette douleur au ventre qui ne la quittait pas. Elle pensa soudain à la venue soudaine de ses premières règles, au fait qu'elle ne s'en souvenait plus vraiment. Il lui restait seulement l'image de sa chambre et, peut-être, un instant de panique, avant que son esprit n'eût mobilisé le peu de savoir qu'elle avait sur la question afin de réagir au mieux. Sans doute tout avait-il été prévu, les serviettes hygiéniques dans la table de chevet et les